

XYZ. La revue de la nouvelle

Règne végétal

Annie Mullenbach-Nigay



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mullenbach-Nigay, A. (2005). Règne végétal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 70–77.

Règne végétal

Annie Mullenbach-Nigay

La porte claque derrière lui. Il sursaute et s'arrête, gêné, comparant déjà l'entrée de l'appartement qu'il vient de quitter, le sien, 341 B, avec ce minuscule compartiment tout encombré de présence féminine, numéro 342, au fond du palier, à gauche.

Tiens, elle a de la moquette... ôter ses mocassins. Cette sensation sous les doigts de pied, il y avait longtemps... Sa mère aussi aimait la moquette, elle les faisait tous marcher en chaussettes, une exigence parmi tant d'autres, passer l'aspirateur deux fois par jour, par exemple... Ils marchaient tous au pas...

Trois pas... la porte du salon est ouverte, un rectangle plus clair dans l'obscurité. Ce parfum... il hésite... avance la main, chez lui, l'interrupteur est là, à droite, un peu plus haut... deux pas... il retient à peine une exclamation de surprise et s'immobilise de nouveau.

— Pourriez-vous arroser mes plantes durant mon absence ?

C'était la première fois que la voisine lui adressait la parole en dehors du banal bonjour bonsoir de rigueur sur le palier. Il avait aussitôt pensé à quelques légumes anémiques — une jeune fille si frêle, entr'aperçue, blafarde sous la lampe, entre deux minuteriers et un pull noir trop long —, des plantes bien sagement empotées, délicatement posées sur des tables basses. Des visions de primevères domestiquées, chez sa mère, au jour de l'An, serrées dans un ruban mauve sous une collerette amidonnée. Des plantes de femme.

Mais ce qui s'offre à sa vue dans la lumière crépusculaire des stores à demi baissés est d'une tout autre nature.

Des plantes!... des plantes sans doute, mais partout, sur tout... sur les meubles, sur les murs, par terre — la moquette! —, en l'air, en feuille, en fleur, en branche, en tige, en bouton, en bouquet, en buisson, exotiques, grasses, piquantes, rampantes,

grimpantes, débordantes, retombantes, dégoulinantes, gorgées de chlorophylle, gonflées de gaz carbonique... sans compter les racines, tentaculaires... et les graines, prolifiques, généreuses, prêtes à éclater.

Mais comment fait-elle pour survivre?... et lui, comment?... huit jours!...

Hier, il avait dit oui.

Elle était partie ce matin.

Huit jours...

En une semaine il s'est forgé un rituel: sortir de son appartement, traverser le palier, la clé dans la poche droite, il est droitier, ouvrir la porte, ne pas oublier d'accrocher la clé, ôter ses chaussures — il change chaque jour de chaussettes, il en a acheté plusieurs paires, pas question de les laver, pas le temps — et franchir le seuil du salon, plante des pieds enfoncée dans la moquette.

Là, il s'accorde un arrêt, un temps d'acclimatation, bouche ouverte, pupilles dilatées, tous les pores de la peau en éveil.

Absorber la marée verte, inhaler ses effluves, amalgame d'arômes disparates et puissants, presque suffocants, qui pénètrent et piquent les sens jusqu'au malaise, jusqu'à ne faire plus qu'un.

Chez ses parents, lorsqu'il était enfant, il régnait toujours une odeur de désinfectant, désolante et fade, une odeur d'hôpital, à broyer du noir. Sa mère y veillait. Et encore aujourd'hui.

Chez lui, les odeurs sont absentes.

Il a recopié, en belle ronde et en double exemplaire, les instructions jetées hâtivement sur une feuille, d'une petite écriture brouillonne, par sa voisine et les a punaisées, soigneusement réparties en plusieurs colonnes: plantes à arroser chaque jour, attention à l'eau stagnante dans la soucoupe, une fois la semaine, attention au dessèchement, celles à vaporiser, brumiser, baigner, aérer, un peu mais pas trop, exposer au soleil du matin, cacher des rayons de l'après-midi, très nocifs... et les feuilles, les surveiller dès les premiers signes de jaunissement, les fleurs, les ôter avant

d'être complètement fanées... et les bâtonnets d'engrais, verts pour les plantes vertes, rouges pour les plantes fleuries, jaune pour les exotiques... surveiller le bananier, c'était même souligné, deux traits, et les cactus... aucune instruction à leur sujet... mais des aérosols contre les cochenilles, traiter impérativement dès leur apparition... à quoi ressemble une cochenille... il se l'est gravement demandé jusqu'à ce qu'il achète une revue sur le sujet...

Il se demande aussi comment une jeune fille, petit bout de femme insignifiant, peut mener à bien une vie professionnelle à temps complet et accessoirement une vie personnelle — elle vit seule, ne reçoit personne mais sort souvent le soir, il a l'oreille fine —, en même temps que cette aventure végétale domestique.

Lui, dès le second jour, il a dû demander un congé, des heures à récupérer qu'il n'avait jamais pensé à réclamer auparavant. Au moindre jour de vacances, inéluctablement, sa mère lui tombe dessus, quelque chose à dire, à redire, à faire, à refaire. Cette fois-ci, il en a gardé le secret, et depuis, il vit à l'heure de la nature, en jardinière, en bac, en vase, en aquarium, en suspension... en pot, en cache-pot.

Les pots en terre, c'est mieux. Il faudra le lui dire, à la voisine. Le plastique, ça ne respire pas, c'est bon pour les sacs, les sacs avec lesquels il arrive le matin, avec ses repas dedans, pour ne pas avoir à retourner chez lui.

Froids, les repas, pas une minute à perdre. Il pique-nique sur la table basse du salon, entre l'orchidée et le pommier d'amour, sous le bananier. Un peu chétif, le bananier, le lui signaler aussi, besoin d'un bon engrais coup-de-fouet!

Le soir, il repart, après une dernière inspection, *check-list* à rebours, à regret, étourdi de verdure et inexplicablement heureux, lui qui n'a jamais élevé le moindre cactus...

De la terre sur la moquette, mon chéri, impensable! Un petit pot de muguet, au premier mai, merci, quelques tiges, pas trop, leur parfum entêtant... Et toute cette terre, de la pourriture en puissance, tétanos et gangrène assurés!...

La semaine a passé très vite. Ce soir est le dernier.

Demain, lundi, la voisine sera de retour, c'est ce qu'elle lui a dit. Ça lui fera tout drôle de retourner à sa solitude, une solitude inodore.

Il s'est attaché à toutes ces plantes. Ce qu'il aimerait, c'est savoir ce qu'elles vont devenir, en prendre des nouvelles, chaque semaine, ou chaque jour, chaque jour ce serait mieux, si elle le veut bien.

Elle sera satisfaite, aucune ne manque à l'appel.

Quinze jours... quinze jours qu'elle est partie et rien, aucune nouvelle.

On ne peut pas se fier aux femmes.

Le lundi soir en rentrant de son travail, il a sonné pour lui rendre les clés, deux fois, trois fois... l'appartement était vide, aucune trace d'un quelconque retour, les plantes n'avaient pas été arrosées.

Il a passé la nuit à s'en occuper, calmant peu à peu son ressentiment au contact de la végétation pour s'endormir là, épuisé, au petit matin.

Il a pris une autre semaine de congé, sur son temps de vacances cette fois — ne rien dire à maman —, il ne peut se résigner à abandonner ce qu'il appelle désormais sa jungle.

Il couche sur place, sur le canapé du salon, dans un sac de couchage, celui qu'il prenait pour aller camper avec des copains, il y a longtemps. Mais les copains sont tous mariés maintenant. Pas lui. Il les a regrettés, au début, un surtout, avant de ranger le matériel de camping.

Le matin, ses bras caressent les feuilles du philodendron et son premier regard se pose sur la superbe azalée rose qu'il a placée là tout exprès.

Au camping, c'était sur Paul.

Les premières fois, il a dormi habillé, il jugeait cela plus correct au cas où elle rentrerait durant la nuit. Il ne souhaitait pas qu'elle se méprenne sur ses intentions. Avec les filles, on ne prend jamais trop de précautions. Pour une fois, il est d'accord avec sa mère.

Le jeudi, il s'est acheté un pyjama. Ça n'a pas été facile d'en trouver un vert. Cette vendeuse, avec son air arrogant, qui tenait absolument à lui vendre du gris, ou du bordeaux... à croire qu'elle en avait tout un stock à écouler d'urgence. Il en a plein son armoire, du gris et du bordeaux. Un trop-plein ! Tous cadeaux de maman. Le vendredi, il a pris sa douche chez elle, chez la voisine, au milieu des fougères précautionneusement transportées dans la salle de bains durant l'après-midi. Une douche voluptueuse aux plantes aromatiques, flacon acheté en même temps que le pyjama, un vendeur aimable et compréhensif.

Très bon pour les fougères, l'atmosphère humide, c'est écrit dans le gros livre qu'il s'est acheté et compulse dès que ses plantes lui en laissent le loisir.

C'est fou ce qu'il y a appris. Des noms aux sonorités étranges et mystérieuses. Des noms qu'il aime égrener à mi-voix, comme des incantations : amarantacée, amaryllidacée, liliacée, convolvulacée, fraxinée, saxatile, corymbifère, crucifère... ce dernier, surtout, le dernier de sa litanie, un condensé d'ange et de diable...

Et puis tous ces verbes qu'il imagine si bien en action : em-poter, dépoter, piquer, repiquer, pincer, couper, tailler, élaguer, écuissier, serfouir, enfouir, drainer...

Drainer le fond des pots, les pots de fougères... Étonnant qu'elle n'y ait pas pensé, aux fougères dans la salle de bains... elle ne pense pas à tout. Le manque de temps sans doute.

Les femmes, ça manque toujours de temps, elles le répètent toutes... sa mère déjà...

Plus tard, mon chéri, maman n'a pas le temps...

Toujours plus tard...

Inviter ton ami Paul ?...

Trop tard, Paul est parti, maman. Je prends tout de même cet appartement... seul. Il le faut. Il est temps.

Plus le temps de se voir ?... Mais des heures au téléphone pour le harceler, ça oui !

Le téléphone ! Débranché dans un mouvement d'humeur, avec le répondeur, le soir où il a incongrûment sonné au milieu

de son règne végétal, ce fameux lundi où elle n'est pas rentrée. À quoi bon laisser s'enregistrer des messages auxquels elle ne peut pas répondre.

Chez lui, pas de téléphone, seulement un cellulaire dont la carte est épuisée... Il verra ça plus tard. Ils sont si peu à l'appeler à présent. Sa mère!... son leitmotiv peut attendre... toujours le même... quand va-t-il rencontrer la jeune femme qui... pourquoi ses amis et pas lui... et pourquoi ne vient-il pas voir sa mère plus souvent... sa mère!...

Un soir, alors qu'allongé sur le canapé il contemplait les reflets du couchant sur les feuilles du philodendron, télévision branchée en sourdine pour la météo, il sentit qu'il atteignait le sommet du nirvana et s'arrêta de penser. Dans le vide abyssal où il avait cessé d'évoluer, deux mots se télescopèrent, deux nuages au-dessus de la carte de France : demain, lundi.

Il répéta : demain, et : lundi, et s'assit, angoissé.

Sa deuxième semaine de vacances s'achevait. La voisine allait-elle revenir ?

Il s'était sûrement mépris sur ses paroles, quinze jours et non huit... tout s'était passé si vite entre eux cette fois-là, sur le palier, il s'en souvenait à peine.

Que faire ? Retourner au bureau le lendemain matin et aviser le soir au retour ?

Aviser quoi ?

Si elle revenait, c'en était fini de sa vie de plantophile. Il en eut le cœur serré, affreusement.

Il se mit debout et fit le tour de la pièce s'arrêtant à chaque pot, à chaque tige, à chaque touffe, redressant une fleur, non elle n'était pas fanée, pas encore, caressant une feuille du plat de la main, surtout ne pas la froisser... il se retenait de les embrasser, une envie folle, ses plantes, ses amours...

Oui, maman, j'ai rencontré l'amour!... Non, Paul n'est pas revenu, pauvre Paul!... mieux que ça!... tu vas être surprise, et tant pis si ça ne te plaît pas... et ça ne va pas te plaire... et tant mieux! Ça ne te plaît jamais.

Aviser quoi ?

Et si l'autre, la voisine, ne revenait pas... ses traits lui revenaient à peine en mémoire. Elle était comment, déjà... une silhouette, frêle et blafarde, perdue dans un pull trop grand. Un fantôme de silhouette.

Il s'attarda devant le bananier, glissa les doigts sur ses larges feuilles, magnifiquement huilées l'après-midi même grâce au *spray* recommandé par la revue *Banana*, un conseil éclairé parmi d'autres, de la poudre d'os frais et du sang séché pour une merveilleuse croissance par exemple...

Frissonnant, il plongea les doigts dans le pot du bananier et resta prostré, les yeux fixés sur ses mains terreuses.

La terre!...

La solution était là, dans l'essence même de son règne végétal.

Retour à la terre pour elle.

Sa jungle, pour lui seul.

Elle pourrait revenir. Elle pourrait rentrer dans l'appartement.

Rentrer... mais seulement rentrer.

Le lendemain, à la première heure, il fit quelques achats d'outils de jardinage, pelle, pioche, scie, des sacs de terre et un grand bac pour le bananier.

Et il attendit. Jusqu'au soir.

Depuis un an, le bananier a beaucoup grandi. Une merveilleuse croissance, merci *Banana*.

Un nouveau bac encore plus important s'est imposé.

Il a fait le nécessaire. Ce matin, une entreprise spécialisée est venue pour évacuer l'autre, avec la terre.

Aucun problème. Sauf, peut-être, une légère odeur de décomposition...

Une odeur qui s'évanouira bien vite, comme tout ce qui disparaît, dans la chlorophylle de ses plantes.

Il a passé une annonce dans la revue *Banana*, ce journal qui donne de si bons conseils.

Il l'a rédigée simplement. Point n'est besoin de trop en dire. La simplicité paie toujours.

« Demande jeune fille, même inexpérimentée, pour petits travaux de jardinage. »

Il est temps de s'occuper aussi, et sérieusement, du palmier qui végète depuis quelques semaines.

Tant de plantes!... Une jungle!... dont il est désormais le maître, à plein temps.

Communiqué

***Littératures*, n° 52 (Presses de l'Université du Mirail, Université de Toulouse-Le Mirail, 5, Allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse Cedex 9, France)**

Ce numéro spécial de *Littératures*, dirigé par Philippe Mottet et Sylvie Vignes-Mottet, est entièrement consacré à la nouvelle québécoise contemporaine. Outre des contributions des meilleurs spécialistes de la question — René Audet, Georges Desmeules, René Godenne, Simone Grossman, Krzysztof Jarosz, Michel Lord, Cristina Minelle, Marc Rochette, Pierre Soubias et Éric Vauthier —, on y trouvera des inédits, entretiens et réflexions de Aude, Roland Bourneuf, Gaëtan Lévesque, Marie-Claude Malenfant, Suzanne Myre, Gilles Pelletin et Monique Proulx. C'est la première fois qu'une revue universitaire française met à l'honneur la nouvelle québécoise actuelle, reconnaissant du coup son exceptionnelle vitalité.

<http://www.aieq.qc.ca/bulletins/mai05/litterature52.pdf>